

25-21/6/67 et dernière.

Dr LACAN. - Il me faut bien... il se faut bien, aujourd'hui tourner court. Je vous ai annoncé, la dernière fois, que ce serait, pour cette année scolaire, mon dernier cours. Il faut clore ce sujet sans avoir fait rien de plus que l'ouvrage. Je souhaite que d'aucuns le reprennent, si j'ai pu, de ce désir, les animer.

Pour tourner court, j'ai l'intention de terminer sur ce qu'on peut appeler un rappel clinique. Non pas, certes, que lorsque je parle de logique et me méfiant de la logique du fantasme je quitte, fût-ce un instant, le champ de la clinique. Chacun sait, chacun témoigne, parmi ceux qui sont praticiens, que c'est dans l'un jour le jour des déclarations de leurs malades qu'ils retrouvent, très communément, mes principaux termes. Aussi bien moi-même n'ai-je pas été les chercher ailleurs.

Ce que je place, par ce que j'appelle ces "termes-répères" de mon enseignement, ce que je "place", le veux dire ce dont j'ordonne la place, c'est le discours psychanalytique lui-même.

Plus tard qu'au début de cette semaine-là, c'est un témoignage inverse, en quelque sorte, que celui qui m'est donné très souvent, à savoir que tel malade a semblé donner à son analyste, l'après-midi même, ou le lendemain de son séminaire, quelque chose qui semble en être une répétition, au point qu'on se demanderait s'il a pu en avoir cela. Et si on s'élève le d'autant plus d'aussi où c'est vraiment impossible, inversement je pourrais dire que, plus tard qu'au début de cette semaine, le trouvais, dans les propos de trois séances qui m'étaient apportées, d'une psychanalyse - peu importe qu'il s'agisse de la didactique ou thérapeutique - les termes mêmes que j'avais - puisqu'il était lundi - que j'avais... "excorités", la veille

dans ce lieu de campagne où je prépare pour vous un séminaire.

Donc, ce discours analytique, je ne fais rien que de donner en quelque sorte les coordonnées où il se situe. Mais qu'est-ce à dire puisque je peux rapprocher, puisque chacun, si fréquemment, peut rapprocher "dis-cours", qu'il ne suffit pas de dire que c'est le discours d'un névrosé : ça ne le spécifie pas, ce discours ; c'est le discours d'un névrosé dans les mêmes conditions, ~~mais~~ la conditionnement que lui donne le fait de se tenir dans le cabinet de l'analyste, et dès maintenant ce n'est pas pour rien que j'avance cette condition de local.

Est-ce à dire que ces échos, voire ces d'écalques, signifieraient quelque chose de bien étrange ?

Chacun sait, chacun peut voir, chacun peut avoir éprouvé ~~on en met~~, que mon discours, bien sûr, ici, n'est pas celui de l'association libre.

Est-ce donc à dire que ce discours auquel nous recommandons la méthode, la voie de l'association libre, ce discours des patients, fait, recouvre celui qui est ici le sien ? au moment où il y manque en quelque sorte et où il spéculait où il introspectait, où il élucubrait... où il "intellectualise", comme nous disons si aimablement. Non, sans doute. Le patient obéit à la recommandation de l'association libre en tant qu'elle est la voie que nous lui proposons, peut tout de même en quelque sorte légitimement dire ces choses. Et, en effet, chacun sait bien que si on le prie de passer par la voie des associations libres, ce n'est pas dire qu'on lui commande un discours lâche, ni un discours reçu. Mais tout de même, pour que quelque chose atteigne, jusqu'à certaines finesses, cette distinction des incidences de son rapport à sa propre demande, à sa question sur son désir, c'est tout de même bien là quelque chose de nature à nous faire instantanément réfléchir à ce qui conditionne ce discours au-delà

nos consignes. Et, là, il nous faut bien sûr faire intervenir ~~et l'élément qui~~ aujourd'hui, resterait vraiment au niveau d'évidences les plus communes, qui s'appelle l'interprétation.

Avant de se demander ce que c'est, comment, quand, il faut la faire, il n'est pas sans provoquer, de plus en plus chez l'analyste, quelque embarras. Faute peut-être de poser la question au temps préalable à celui auquel je vais la poser. C'est celui-ci : comment le discours, le discours libre - le discours libre - qui est recommandé au sujet, est-il conditionné de ce qu'il est en quelque sorte en passe d'être interprété? Et c'est là ce qui nous amène à évoquer simplement quelques repères que les logiciens, ici, depuis longtemps nous donnent. Et c'est bien ce qui m'a poussé, cette année, à parler de logique.

Ce n'est certes pas qu'ici j'aie pu faire un cours de logique. Ce n'était pas, avec ce que j'avais à recouvrir, compatible.

J'ai essayé de donner l'armature d'une certaine logique qui nous intéresse au niveau de ces deux registres : de l'aliénation, d'une part, de la répétition de l'autre. Ces deux schémas en quadrangle et foncièrement superposés, de j'espère qu'une partie d'entre vous au moins se souviendra. Mais j'espère aussi avoir incité certains à ouvrir, comme ça, à entreouvrir, à l'origine un peu, quelque bouquin de logique, ne serait-ce que pour se rappeler les distinctions de valeur que le logicien introduit dans le discours quand il y distingue, par exemple, les phrases qu'on appelle "assertives", des phrases impératives ou imploratives.

Simplement, pour signaler qu'il peut se passer, il peut se poser, il se localise, au niveau des premières des questions, que les autres - qui ne sont bien sûr pas moins des paroles pleines d'incidences, qui pourraient aux les intéresser, les logiciens, mais chose curieuse, ils ne bordent qu'à les contourner et en quelque sorte de biais - et qui fait que ce champ, ils l'ont laissé jusqu'à ce jour

assez intact ... Cette phrase, que j'ai appelée impératif imploratif, pour autant qu'après tout, quoi ? elle sollicite bien quelque chose qu'il y a, si nous nous en référons à ce que j'ai défini comme acte, ne peut qu'intéresser la logique ; si elle sollicite des interventions actives, ce peut être quelquefois au titre d'actes.

Néanmoins, seules les premières seraient, aux dires des logiciens, susceptibles d'être soumises à ce qu'on peut appeler la critique. Définissons celle-ci comme cette critique qui exige une référence aux conditions nécessaires et que, d'un énoncé, puisse se déduire un autre énoncé. *celui* qui, aujourd'hui, serait ici parachuté pour la première fois, et qui n'aurait jamais, bien sûr, osé parler de ces choses, trouverait qu'il y a là quelque chose de bien plus

Mais enfin, je suppose quand même que, pour tous, à vos oreilles, résonne ici la distinction de l'énonciation et de l'énoncé.

celui qui
Et l'énoncé, pour m'entendre - pour m'entendre dans ce que je viens de dire - est constitué par une chose significative, c'est dire que ce qui est, dans le discours, objet de la logique, est donc limité au départ par des conditions formelles, et c'est bien ce qui fait désigner, de nous cette logique, de logique " formelle ".

Bon... Eh bien, là, au départ - non pas certes énoncé au départ par celui qui est ici le grand initiateur, à savoir ARISTOTELE, énoncé seulement par lui d'une façon ambiguë, partielle, mais assurément dégagée dans les progrès ultérieurs - nous voyons, au niveau de ce que j'ai appelé les " conditions nécessaires ", mise en valeur, la fonction de la négation en tant qu'elle exclut le tiers.

Ceci veut dire que quelque chose ne peut être affirmé et nié en même temps sous le même point de vue. C'est là, au moins, ce que nous enseigne ARISTOTELE. Ceci, explicitement.

Après tout, nous pouvons bien là, tout de suite, mettre en garde ce que FREUD nous affirme : que ce n'est pourtant pas là ~~le~~ ce principe, qu'on appelle du "non-contradiction" limite, à arrêter... à arrêter quoi ?... ce qui s'énonce dans l'Inconscient.

Vous le savez, FREUD, dans La Science des Rêves, le souligne : contradiction, - c'est-à-dire qu'une même chose soit affirmée et niée très proprement en même temps, sous le même angle, - c'est là ce que FREUD nous désigne comme étant le privilège, la propriété de l'Inconscient.

Si il était besoin de quelque chose pour confirmer^{et} dans la caboches desquels ça n'a encore pas pu entrer - que l'Inconscient est structuré comme un langage - (le Dr LACAN pousse ici un soupir...), je dirai : - C'est, alors, pour vous, vous-mêmes, justifier que FREUD prenne soin de multiplier cette absence, dans l'Inconscient, du principe de non-contradiction ?

Car le principe de non-contradiction, ça n'a absolument rien à faire avec le réel. Ce n'est pas que, dans le réel, n'y ait pas de contradiction (il n'est pas question de contradiction dans le réel !)

Si l'Inconscient... n'est-ce pas ?... Comme ceux qui, ayant à parler de l'Inconscient... enfin... dans des lieux où, en principe, on donne un enseignement, commencent par dire : - " Que ceux qui sont dans cette salle et qui croient que l'Inconscient est structuré comme un langage sortent ! ", sort ils est bien raison, parce que ça prouve qu'ils savent déjà tout, et qu'en tout cas, pour apprendre ce que ce soit autre que ils n'ont pas besoin de rester ! (rires)

Mais, côté autre chose, si c'est les " tendances ", comme on dit, la tendance pure ou la tension, en tout cas, hein... il n'est pas question qu'elle soit autre chose que ce qu'elle est. Elle peut se composer, à l'occasion, selon le parallèle

gramme des forces. Elle peut s'inverser, ^{par} autant que nous supprimons une direction, n'est-ce pas ? Mais c'est dans un champ toujours soumis, si on peut dire, à composition.

Mais, dans le principe de contradiction, il s'agit d'autre chose. Il s'agit de négation.

La négation, ça ne traîne pas comme ça dans les ruisseaux ! Vous pouvez aller chercher sous le pied d'un cheval : vous ne trouverez jamais une négation !

Bon, si l'on souligne, si FREUD, qui, tout de même devait en savoir un bout, prend soin de souligner qu'il l'Inconscient n'est pas soumis au principe de contradiction, c'est... et bien !... c'est bien parce qu'il peut être, lui, question qu'il y soit soumis ! Et s'il est question qu'il y soit soumis, c'est bien évidemment à cause de ce qu'on voit : qu'il est strictement comme un langage, dans un langage l'usage d'un langage.

Cet interdit, après tout, peut participer d'une certaine convention. Cet interdit a un sens. Le principe de contradiction fonctionne ou ne fonctionne pas. Si c'est remarque, quelque part, "il ne fonctionne pas", c'est parce qu'il s'agit d'un discours. L'invoquer, ça veut dire l'Inconscient viole cette logique, mais prouve, du même coup, qu'il est installé en sa logique ou qu'il articule des propositions.

Alors, rappeler cela n'est pas, bien sûr, sinon incidemment, pour revenir aux bases, aux principes. Un plutôt pour, à ce propos, vous rappeler que les logiciens nous apprenant que la loi de non-contradiction, encore qu'on n'a pu s'y tromper assez longtemps, ça n'est pas la même chose, c'est à distinguer de ce qu'on appelle la loi de bivalence.

Autre chose est d'intervenir dans l'usage logique pour autant qu'il s'est donné les buts limités que je

ai dits tout à l'heure, limités dans son champ aux phrases assertives, limités à ceci : de dégager les conditions nécessaires pour que, d'un énoncé, se déduise une chaîne correcte, c'est-à-dire qui permette de faire la même assertion sur un autre énoncé : l'assertion qui est affirmative ou négative.

Autre chose est de fonder ça et de dire loi de bivalence, toute proposition est, ou bien vraie, ou bien fausse.

Tout Je ne veux pas m'étendre ici, parce que, d'abord, j'en ai déjà fait. Dès mes premières leçons de cette année, j'ai fait quelques "hints", pour vous faire sentir à quel point il est facile de démontrer que ce n'est pas seulement parce qu'on ne sait pas, qu'une proposition peut être facilement construite, qui vous fasse sentir sentir combien cette bilance - cette bivalence - est comme tranchée et problématique. Les nuances qu'il y a, ou qui s'inscrivent dans "l'est-il vrai qu'il soit faux...?", ou "il est faux qu'il soit vrai" ça n'est pas du tout quelque chose de linéaire, d'univoque, de tranché. Mais, justement, c'est bien cela qui donne toute sa valeur à la présence de cette dimension qui est la nôtre, celle à l'intérieur de laquelle se situe ce discours auquel nous demandons de ne pas regarder plus loin (si je puis dire :) que le bout de son nez !

- Il suffit que vous ayez à vous poser la question, dis-je à ceux qui, chez moi, entrent en analyse, de savoir si vous devez dire ça, ou pas : "Elle est tranchée." C'est la façon la plus claire d'énoncer la règle analytique.

Mais, tout de même, ce que je ne lui dis pas, mais est le pied sur lequel lui part, c'est que ce n'est que la vérité, ^{au} dernier terme qui est là posé, comme devant être cherché dans les failles des énoncés. Failles, qu'en somme je lui donne tout loisir, que je lui recommande presque de multiplier, mais qu'à la fin, bien sûr suppose - suppose - au principe de la règle même que je lui donne, une cohérence impliquant une réfection éventuelle des dites failles.

Réfection qui est à faire selon quelles normes, sinon celles qu'évoque, que suggère, la présence de la dimension de la vérité.

Cette dimension est inévitable dans l'instauration du discours analytique.

Le discours analytique, c'est un discours soumis à cette loi de solliciter cette vérité dont j'ai parlé déjà, en les termes, ici, qui sont les plus appropriés. Une vérité, qui pas de la solliciter, on s'occupe d'énoncer un "ver-dict" (un "dict véritable").

Bien sûr, la règle en prend une tout autre valeur.

Cette vérité qui parle et dont on attend le verdict, on la caresse, on l'apprivoise, on lui passe le sein dans le dos. C'est ça, le vrai sens de la règle. On veut lui faire la pigo. Pour lui faire la pigo, on fait semblant, on se moque - c'est ça, le sens de la règle de l'association libre -, on fait semblant de ne pas s'en soucier et de s'en foutre : penser à autre chose comme ça elle lâche-rapport-entre le morceau. Voilà le principe. (... Des choses, je rougis presque, enfin... d'en faire ici un morceau !) Mais, ne l'oubliez pas, j'ai affaire à des psychanalystes, c'est-à-dire à ceux qui - à qui ce que je dis là est tangible et presque à la portée de tout le monde - ont la plus de tendance à l'oublier, et bien sûr ils ont pour cela de fortes raisons ! (Je vais les dire tout de suite.)

Donc, la question est là, je la pointe en passant : c'est qu'on s'occupe ou interrogera la vérité d'un discours, qui, s'il est vrai, suivant FREUD (ce que j'ai dit tout à l'heure est vérité d'un discours qui peut dire oui et non en même temps, la même chose, puisque c'est un discours non soumis au principe des contradictions, et qui, en disant, en faisant cette règle de discours, introduit une vérité)... ça aussi, c'est fondamental - à preuve, si fondamental, - encore que, bien sûr, pas toujours déguisé ~~le~~ type d'enseignement que j'évoquais tout à l'heure - fondamental que c'est de là que relève le sur-sens auquel on a

(dans la)

on sent, on a le témoignage que FREUD a eu affaire, qu'il a eu - c'est sûrement là que ça s'est passé - à expliquer à sa bande (vous savez : les copains viennent des mercredis ... rires) qu'une patiente avait eu des rêves faits exprès pour le faire dedans, lui, FREUD ! Surfant de l'assemblée, et c'est, probablement, clairvoyant. Puisque, aussi bien, on voit que FREUD se met, enfin... *il* s'agissait un peu de mal pour résoudre la question. Il explique cela, bien sûr, comme il peut. C'est à savoir que les rêves ne sont pas l'Inconscient, que les rêves peuvent être menteurs.

Il n'en reste pas moins que le moins qu'on puisse dire, c'est que, cet Inconscient, il ne faut pas le pousser. Je veux dire que si cette dimension doit être préservée, ce que fait FREUD, c'est au nom de ceci que l'Inconscient, lui, préserve une vérité qu'il n'avoue et que si on le pousse, alors là, bien sûr, il peut se mettre à mentir à pleins tuyaux, avec les moyens qu'il

Mais qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? Bien sûr, l'Inconscient, ça n'a de sens, sauf pour les imbéciles qui pensent que c'est le mal, ça n'a de sens, dès lors que si l'on voit que ce n'est pas ce que nous appelons comme ça, si vous voulez, un "sujet à part entière" plus exactement, qu'il est "d'avant" (d'avant le a à part entière). Il y a un langage "d'avant" (ou) que le sujet ne soit supposé savoir quoi que ce soit.

Il y a donc une antériorité logique du statut de la vérité, sur quoi que ce soit, qualifiable sujet qu'il puisse s'y loger. N'est-ce pas ?

Je sais bien que quand je dis ces choses, qu'on me les ai dites pour la première fois dans la Chose Freudienne, ça avait... enfin... ça a... sa petite résonance romantique. Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'ai rien, à la vérité : un personnage auquel on a de

longtemps donné une peau, des cheveux, ^{et} même un puits pour s'y loger et pour y faire le indien.

Il s'agit, à ça, d'y trouver la raison. Ce que je veux simplement vous dire, c'est que c'est - je l'ai dit tout à l'heure - impossible à exclure, pour la raison que vous allez voir.

C'est que si l'interprétation n'a pas ce rapport et si il n'y a aucun moyen d'appeler autrement que "la vérité" si elle n'est que cet arrière quoi, enfin, en l'abritant, dans la manipulation, comme ça, de tous les joues, on ne va pas trancher, et ça, les petits signaux qu'on contrôle à leur source, sur le rôle, la charge de la vérité. Alors on leur dit que l'interprétation a eu son résultat, comme on dit. Parce qu'elle n'a (quoi ? c'est le critère) ou son effet de discours (qui ne peut rien être d'autre qu'un discours). C'est-à-dire qu'il n'a eu du matériel ; ça a r bondi, le ty a continué à débiter.

Bon... Mais si c'est ça, alors si ce n'est que pur effet de discours, à ça a un nom, que la psychanalyse connaît parfaitement, ce qui était leur est pour elle un problème - ce qui est drôle, c'est ça très précisant et pas autre chose ! - qu'on appelle "la suggestion".

Si l'interprétation n'était que ce qui rend plus du matériel, je veux dire si on élimine radicalement la dimension de la vérité - ~~de~~ toute interprétation n'est que suggestion -, c'est ce qui met à leur place ces spéculations fort intéressantes, parce qu'on voit bien qu'elles se sont faites pour éviter ce mot de "vérité".

^{me} Quand M. CLOWE parle d'interprétation exacte ou inexacte, il ne peut le faire que pour éviter cette dimension de la vérité. Il le fait, le cher homme (lui, c'est un homme qui sait très bien ce qu'il dit), non pas seulement

pour éviter la discussion - car vous allez voir qu'il ne l'évite pas-roulement voilà : c'est qu'on peut parler de discussion de la vérité, mais qu'il est bien difficile de parler d'interprétation fautive. La bivalence est polaire mais elle laisse embarrassé quand on tiens exclu. Et c'est pour ça qu'il admet la fécondité éventuelle (je dis : CLOVER,) de l'interprétation inexacte. Reportez-vous à ce texte. Inexacte, ça ne veut pas dire qu'elle soit fautive. Ça veut dire qu'elle n'a rien à faire avec ce dont il s'agit, à ce moment-là, comme vérité. Mais quelquefois elle tourne pas forcément à côté. Parce que... Parce qu'il n'y a pas moyen, là, de ne pas la voir ressortir. Parce que la vérité se rebelle ; que, tout inexacte qu'elle se soit, on l'a tout de même chatouillée quelque part.

1. h. en airant !

Alexa, dans ce discours analytique destiné à captiver la vérité, c'est la réponse-interprétation, interprétation qui représente la vérité. L'interprétation comme étant là, possible même si elle n'a pas lieu, qui oriente tout ce discours. Et le discours que nous avons commandé ce discours libre a pour fonction de lui faire place. Il ne s'agit de rien d'autre qu'à instituer un lieu de réserve pour qu'elle s'y inscrive, cette interprétation, comme le lieu réservé de la vérité.

Ce lui est celui qu'occupe l'analyste. Je vais lui faire remarquer qu'il l'occupe, mais que ce n'est pas là que le patient le met. C'est là l'intérêt de la définition que donne, du transfert. Après tout, pourquoi pas rappeler qu'elle est spécifique ? Il est placé en position de sujet supposé savoir, et il sait très bien que ça ne fonctionne qu'à ce qu'il tiens cette position, puisque c'est là qu'il se produisent les effets mêmes du transfert. Ceux, bien sûr, sur lesquels il a à intervenir, pour les rectifier de le sens de la vérité. C'est-à-dire qu'il est entre deux chaînes : entre la position du sujet supposé savoir (ce qu'il sait bien qu'il n'est pas) et celle d'avoir à rectifier les effets de cette supposition de la part du sujet, et ceci au nom de la vérité.

C'est bien en quoi le transfert est source de ce qu'on appelle résistance. C'est que, s'il est bien vrai, comme, dis-que la vérité dans le discours analytique est placée ailleurs à la place, là, de celui qui entend, en fait celui qui entend ne peut fonctionner que comme relatif par rapport à cette place ; c'est-à-dire que la seule chose qu'il sache, c'est qu'il est lui-même, c'est son sujet, dans le même rapport que celui qui lui parle, à la vérité. C'est ce qu'on appelle communément ceci : qu'il est obligatoirement, comme tout le monde, en difficulté avec son Inconscient. Et que c'est là ce qui fait la fonction, la caractéristique boiteuse de la relation analytique.

C'est que, justement, seule cette difficulté - la sienne propre - peut répondre (peut répondre) dignement là où l'on attend (où ~~se~~ on attend, et quelquefois on peut attendre longtemps), là où s'opère l'interprétation.

Simplement, vous voyez, une difficulté, - qu'elle soit d'être ou qu'elle soit de rapport avec la vérité, c'est probablement la même chose, - une difficulté, ça ne constitue pas un statut.

C'est bien pourquoi c'est sur ce point qu'on fait tout pour donner à ceci qui est la condition de l'analyste de ne pouvoir répondre qu'avec sa propre difficulté d'être analyste. Pourquoi pas ? On fait tout pour concilier ça, en racontant des trucs ; par exemple que, bien sûr... enfin..., avec son Inconscient c'est une affaire réglée. Il y a eu une psychanalyse, et encore didactique, bien sûr ! Ça lui a permis tout de même, enfin, là-dessus... enfin, d'être un peu plus à l'aise. Alors que nous ne sommes pas dans le domaine du plus et du moins ! Nous sommes dans le fondement même de ce qui constitue le discours analytique. Ça ne va pas vite, hein ? (plus) Eh bien, pourtant, c'est bien comme ça qu'il faut avancer !

... Cette difficulté vérité, si elle se rapporte au désir, ça va peut-être nous rendre compte des difficultés

avons
que nous ~~abandonnons~~ à manier ici cette vérité de la
façon que les logiciens peuvent le faire. Qu'il me
suffise d'évoquer que le désir, ce n'est pas quelque
chose " comme ça ", en effet, dont il soit si simple
définir la vérité.

Parce que, la vérité du désir, ça, c'est tout
Nous avons toujours à y faire, parce que c'est pour
que les gens viennent nous trouver : sur le sujet
qui se passe pour eux quand le désir arrive à ce qu'on
appelle " l'heure de la vérité ". Ça veut dire : J'
beaucoup désiré quelque chose - quoi que ce soit -
je suis là devant, je peux l'avoir." C'est là qu'il
arrive un accident!

est manque, Oui, le désir, j'ai déjà essayé de l'expliquer
ce n'est pas moi qui l'ai inventé, on le sait depuis
très longtemps, on en a fait d'autres déductions,
mais c'est de là qu'en est parti, parce qu'on ne peut
partir que de là.

est manque essence
Chez SOCRATE, le désir ~~est~~ dans son ~~sens~~ *essence*
Et ceci a un sens : c'est qu'il n'y a pas d'objet
dont le désir se satisfasse, même s'il y a des objets
qui sont cause du désir.

Que devient le désir à l'heure de la vérité ?

C'est bien à partir de cet accident, bien comme
que la sagesse prend avantage et se targue de le c
dire comme folie, et puis d'instaurer toutes sorte
mesures diététiques pour en être préservé (je dis
du désir).

Voilà... Seulement, le problème (le problème
est qu'il y a un moment où le désir est désirable. (
quand il s'agit de ce qui se passe, non sans raison
pour l'exécution de l'acte sexuel. Et alors là, il

teur, l'erreur considérable, est de croire que le désir a une fonction qu'on insère dans la physiologie. On croit que l'Inconscient ne fait qu'y apporter le trouble. C'est une erreur.

C'est une erreur, qu'aujourd'hui, mon Dieu, ce n'est pas, je monte en épingle, puisque je vous fais comme ça (le Dr LACAN trace de la main le signe de l'indice), p quelques mois, mes amis. Mais on s'aperçoit fort bien que c'est, malgré tout, une erreur qui reste inscrite : fond même des esprits les plus avertis, je vous dirais des psychanalystes.

Il est très étrange qu'on ne comprenne pas que ce qui apparaît, enfin, comme la mesure, le test du désir, autrement dit, mon Dieu, ... l'érection, eh bien, mon Dieu, n'est rien à faire avec le désir. Le désir peut parfaitement se fonctionner, avoir toutes ses incidences sans en être aucunement accompagné. L'érection est un signe qui, dans la situation, ~~est~~ sur le chemin de la jouissance. Je vous dirais que, d'elle-même, cette érection est jouissance, et que, précisément, il se demande, pour que s'opère l'acte sexuel, qu'on ne s'y arrête pas.

Cette jouissance ~~est~~ auto-érotique. On se voit pourquoi, s'il en était autrement, cette jouissance serait marquée de cette sorte de voile. Normalement, je veux dire quand l'acte sexuel, du moins faut-il le supposer, a toute sa valeur, eh bien, les emblèmes primaires s'y trouvent tous les courtois. Ce n'est un objet à soumettre de contemplation comme une que vous entendez, précisément, que cette érection est question de, et questionnable au regard de l'acte sexuel comme acte.

Le désir, ^{dont} quand il s'agit, le désir inconscient, celui dont on parle dans la page analysée et pour autant qu'il a rapport avec l'acte sexuel, il faut d'abord, il convient de bien le définir et voir d'où ce terme surgit

le

? échouer
? qu'il faut

avant qu'il fonctionne.

Il est très important de rappeler ceci, qui est pour depuis toujours, ~~font~~ nos enseignements, pour ceci : c'est si l'on ne se souvient pas, si l'on ne pose pas en ceci l'opération indispensable à l'acte sexuel, si ce n'est pas au registre de la jouissance et non pas le désir qu'on a l'opération de la copulation, sa possibilité de réalisation en est absolument condamnée à ne rien comprendre de tout ce que nous disons du désir féminin, ~~donc~~ nous expliquons qu'il est, comme le désir masculin, dans une certaine relation à un manque, un manque symbolisé, qui est le phallique.

Comment comprendre, comment situer avec justesse les sons, la place de ce que nous disons là concernant le désir féminin, si on ne part pas de ceci, qui, sur le plan de la jouissance, différencie fondamentalement les deux temporairement, fait entre eux l'abîme, que je désignerai suffisamment en prenant deux registres : celui, pour l'un, que j'ai défini à l'instant comme l'érection, sur le plan de la jouissance, et celui, pour la femme, pour lequel je ne trouverai pas mieux que ceci, dont, heureusement, je n'ai pas attendu d'être psychanalyste pour avoir la conscience, et que vous pouvez avoir chacun : c'est la façon les jeunes filles désignent entre elles ce qui leur parait le plus proche de ce que je désigne à ce niveau, à savoir ce qu'elles appellent "le coup de l'ascenseur". Quand leur fait quel ne chose comme cela (le Dr LACAN aime) Comme ceci se passe qu'on se descend un peu brusquement. Elles savent ~~ce~~, elles savent très bien, que c'est là quelque chose qui est de l'ordre du registre de ce dont il s'agit dans l'acte sexuel.

C'est de là qu'il faut partir pour savoir à quelle distance placer le désir, c'est-à-dire ce dont il s'agit

dans l'Inconscient, le désir dans son rapport à l'acte sexuel.

Ce n'est pas un rapport d'endroit à l'envers. Ce n'est pas un rapport d'épiphrase. Ce n'est pas un rapport de chose qui colle.

C'est pour ça qu'il est bien nécessaire de s'exercer pendant quelques années à savoir que le désir n'a rien à faire qu'avec la demande; que c'est ce qui se produit comme sujet dans l'acte de la demande.

Le désir n'est intéressé, dans l'acte sexuel, que pour autant qu'une demande peut être intéressée dans l'acte sexuel. Ce qui, après tout, n'est pas forcé, enfin, qui est courant. C'est qui est courant, dans la mesure où l'acte sexuel - qui est ce que le vous m'a défini, à savoir ce qui n'aboutit jamais à faire un homme ni une femme. Enfin, disons ça pour vous provoquer. C'est que l'acte sexuel est inséré dans quelque chose qui s'appelle le "marché", le commerce sexuel.

Alors, là, on a à faire des demandes. C'est de la demande, et par conséquent de la demande, que surgit le désir.

C'est bien pour ça que le désir, dans l'Inconscient, est structuré comme un message. Puisqu'il en sort.

Il est malheureux qu'il faille que je donne ces choses, qui sont absolument à la portée de n'importe qui, et qui sont délibérément omises et oubliées dans tout ce qui s'échabre des théories les plus simples, concernant la psychanalyse.

Voilà !...

Ceci veut dire, du même coup, que ce désir, qui n'est qu'un sous-produit de la demande (ça, j'en ai pu à vous en faire la théorie), c'est bien là qu'on cherche pourquoi il a

de sa nature de n'être pas satisfait.

Parce que si le désir surgit de la dimension de la parole, même si la demande est satisfaite sur le plan du besoin qui l'a suscité, il est de la nature de la demande parce qu'elle a été langagière, d'augmenter cette faille du désir qui vient de ce qu'elle est demandée articulée. Et qui fait qu'il y a quelque chose de déplacé, qui rend la demande impossible à satisfaire le désir - celui, le *dois* - qui est tout, qui est ce qui se déplace, tout qui passe par la bouche pour un besoin dicatif, qui substitue quelque chose qui est proprement ce qui est ce qui ne peut plus être donné. Il n'y a pas de chance que le désir soit satisfait; on ne peut satisfaire que demande.

Et c'est pour cela qu'il est juste de dire que le désir, c'est le désir de l'Autre. Sa faille se produit lieu de l'Autre, en tant que c'est au lieu de l'Autre qu'il s'adresse la demande. C'est là qu'il se trouve devoir cohabiter avec ce dont l'Autre est aussi le lieu, au lieu de la vérité, en ce sens qu'il n'est nulle part d'abri pour la vérité, sinon en la place du langage. Et le lieu, c'est au lieu de l'Autre qu'il trouve sa place.

Alors ?... Alors, c'est là qu'il faudrait un petit comprendre ce dont il s'agit, concernant ce désir dans son rapport au désir de l'Autre.

J'ai essayé, pour ça, de construire pour vous un petit apologue, que j'ai emprunté, non pas certes par hasard, pour des raisons qui sont bien essentielles à ce qu'on appelle l'art du vendeur. C'est-à-dire l'art de l'offre, son besoin de créer la demande.

Il faut faire désirer à quelqu'un un objet dont il n'a aucun besoin, pour le pousser à le demander. Alors, n'ai pas besoin de vous décrire tous les trucs qu'on se

ploie pour ça. On lui dit qu'il va lui manquer, par exemple de ce qu'un autre le prenne, qui, de ce fait, aura barre s lui. J'emploie des mots qui vont en écho à mes symboles habituels. C'est pourtant littéralement comme ça que ça fonctionne dans l'esprit ce qu'on appelle un bon vendeur. Ou bien encore on va lui montrer que ce sera lui, vraiment, un signe extérieur tout à fait majeur pour le décor qu'il entend de sa vie. (Ici, un hum masculin)

Voilà !... En somme, c'est par le désir de l'Autre que tout objet est présent quand il s'agit de l'acheter.

(7 C'est un mot /
1 x x Feigheit)
... L'acheter, l'acheter... lâcheté ! (rires) tiens ! (le Dr LACAN prend une petite voix :) c'est assez curieux... Lâcheté, ~~lâche~~ ? Vous êtes un lâche, Monsieur "Tua res agitur". Il s'agit bien, en effet, de lâcheté. c'est de ~~toi-même~~ qu'il s'agit. ^{tu}

(2 plus loin)
Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit. Ce qui se voit à ceci : que le résultat principal, du le sais très bien, surgit de cette série de malversations qui sont celles que la vie résume sous le signe du désir, ^{2e} le résultat principal sera celui qui te poussera toujours dans le sens de te racheter. De te racheter de ta lâcheté. (rires)

J'ai pris soin, quand même, avant d'amener cette dimension toujours bien sûr masquée dans l'intervention analytique mais que les autres, ceux qui sont dans le coup - je dis celui qui tient le discours analytique - ne masquent pas..

C'est très bien que la dimension de la lâcheté ait intéressé, (Mais, je ne sais pas...) j'ai pris soin de rouvrir pour vous, enfin.. comme ça, n'importe laquelle des grandes observations de FREUD. Je suis tout de suite tombé sur " Le me aux rats ". Sur le fait que le patient amène tout de suite cette dimension de sa lâcheté. Seulement, ce qui n'est pas clair, c'est où elle est, la lâcheté. C'est comme pour la dimension de tout à l'heure, celle de la vérité.

Le courage du sujet, c'est peut-être justement de jouer le jeu du désir, et du désir de l'Autre. C'est de donner la prime à quelque chose qui est aussi bien, peut-être, lâché de l'Autre qui l'achète. Et de s'y trouver, à la fin; de s'y retrouver. Car, en fin de compte, le problème est bien là quand il s'agit de la névrose. Mais, pour ça, il est important de bien saisir, ou plus exactement de rappeler, de ramener au premier plan ce que j'ai dit du désir, ce que j'ai dit dans son temps du désir, quand j'ai dit : le désir c'est son interprétation.

On pourrait tout de même objecter. Parce qu'après tout ce désir (ce désir inconscient dont personne ne veut bien savoir ce que ça veut dire, un désir inconscient !) qu'est-ce qui doit, en principe, être plus conscient que le désir ?

Si l'on parle de désir inconscient, c'est bien en effet parce que c'est le désir de l'Autre que c'est possible., qu'il y a justement ce que je viens d'évoquer par un rappel de la métaphore de l'achat, dont on ne sait pas sur qui il a pris de cet art-captivation, dans le désir de l'Autre, c'est qu'il y a un pas à franchir.

Le désir inconscient, s'il est inconscient, nous dit-c'est que, dans le discours qui le supporte, on a fait sauter un chaînon pour que le désir de l'Autre soit quoi ?... méconnaissable ! C'est le truc le meilleur qu'on a trouvé. Pour stopper cette mécanique, il y a un pas, mais bien nous crée en deçà de ce pas, ~~un désir~~ non pas le " non désir mais le " désire pas ". Définition du désir inconscient : c'est cela, que nous permet d'exprimer les subtilités de la négation en français. De savoir ce point de chute que nous désigne le " pas ", le point dont j'ai fait déjà usage sur le sujet du " pas de sens".

Ce " désire pas ", j'irai même, si vous me laissez un tout petit peu la bride sur le cou, jusqu'à en faire un mot écrit d'une seule tenue : " deses ", qui commande de lui donner le même accent que désespoir, ou que desêtre, et dire

que le désir inconscient du "désire pas", c'est que chose qui déçoit par rapport à je ne sais quel "ira" ^{dichotomie}

"Ira pas" qui désigne très précisément le désir l'Autre, par rapport à quoi l'interpréter se verbaliserait assez bien d'un "ira passé". C'est cela à tour de quoi peut se faire l'inversion.

C'est que l'interprétation, en effet, c'est elle qui prend la place du désir, au sens où, tout à l'heure vous m'objectiez qu'il ~~est~~ là, tout inconscient qu'il soit d'abord. Mais il est là, aussi, tel qu'en "y r passe", parce qu'il est là déjà articulé. Et que l'interprétation, quand elle a pris sa place, heureusement ça n'arrange rien, car il n'est pas du tout sûr que le désir que nous avons interprété ~~soit~~ ^{soit} ~~soit~~ nous comptons même bien qu'il ne l'~~ait~~ pas, qu'il reste toujours et d'autant mieux un "désire pas".

[est son issue]

Ça nous donne même, pour l'interprétation du désir, des coulées assez larges.

Mais, alors, il conviendrait quand même de savoir ici ce que veut dire ce qui est son support sous le nom du fantasme, et quel jeu nous jouons en interprétant les désirs inconscients, normalement ceux du névrosé. C'est là qu'il s'agit de poser la question concernant le fantasme. Nous l'avons posée sans arrêt; reprenons-la ici, au terme, une dernière fois.

Quand les Logiciens, dont tout ce discours aujourd'hui est parti, se limitent aux fonctions formelles de la vérité, je vous l'ai dit : ils trouvent un "grand" espace circulaire entre ce principe de non-contradiction et celui de la bivalence. Et vous le trouverez dès ARISTOTE, précisément, dans le livre qui s'appelle le De l'Interprétation, et qui, pour être correct

Je vous le signale, est au paragraphe 12- a, dans la notation qui $\times$ désignait " Les Manuscrits Classiques d'ARISTOTEL " et que vous trouvez à la page 186 (il est facile à retrouver) dans la très mauvaise traduction que je recommande, celle de THIXOT, qui est courante. (rime, " très mauvaise traduction ").

ARISTOTEL est en cause la formation que comporte la bivalence du vrai et du faux dans ses conséquences. Vous dire dans ce qu'elle comporte quand il s'agit du contingent, dans ce qui va arriver. Ce qui va arriver : oui ou non, si nous posons que c'est vrai ou faux. C'est donc vrai ou faux, tout de suite, c'est-à-dire que c'est déjà décidé.

Naturellement, ça ne peut pas marcher. La solution qu'il en donne, ce la qui est de mettre en doute la bivalence, n'est pas ce qui est ici en cause.

Je ne pourrai pas ici la discuter. Mais, par contre, ce que je ferai remarquer, c'est que la solution logique la plus banale, courante, celle qui est de ruse par exemple dans le volume " Logique " (je crois bien que j'ai prononcé correctement leur nom) du développement de la Logique, celle qui consiste à dire que ce qui est vrai, ce ne saurait être l'articulation significative mais ce qu'elle veut dire : cette solution, elle est fautive.

Cette solution est fautive, comme tout le développement de la logique le montre. Je veux dire que ce qui se déduit de toute inscription formelle ne pourrait aucun cas se fonder sur la signification. Par la simple raison qu'il n'y a pas de possibilité de fixer aucune signification qui soit univoque, et que, quels que soient les significatifs que vous avancez pour l'indiquer vrai ou faux, il est toujours possible de l'appliquer dans une circonstance où la vérité la plus clairement énoncée ou tirée du contexte significatif sera fautive, voire plus fautive : une caractéristique trompeuse.

Il est possible d'instaurer un ordre qu'a attribué (à la parole de logique) qu'a attribué la fonction de la vérité à grouperement significatif. C'est pourquoi cet usage logique de la vérité ne se rencontre que dans la mathématique, comme l'a dit Bertrand RUSSELL.

On ne sait en aucun cas de quel l'on parle. Et si on croit le savoir, on est vite déçu. Il faudra rapidement faire le ménage et faire sortir l'intuition.

Je rappelle ceci pour interroger ce qu'il en est de la fonction du fantôme.

Je dis (modèle : "Un enfant est battu") que la fantasmé n'est qu'un arrangement significatif, dont j'ai donné la formule, dès longtemps, en y complétant le petit "a" à l' "S" barré, ce qui veut dire qu'il a deux caractéristiques : la présence d'un objet petit "a", et, d'autre part, ~~le fait~~ ce qui entend le sujet comme "S" barré à avoir une phrase. C'est pourquoi "un enfant est battu" est typique. "Un enfant est battu" n'est rien d'autre que l'articulation significative : un enfant est battu. A ceci près, *chez* la terre (reportez-vous y) que, là-dessous - ~~à~~ *chez*, la phrase n'a rien d'autre que ce qui s'est fait en elle : à l'air, qui s'appelle la "gard".

près d'autre que

Avant de faire jouer les trois temps de la genèse de ce produit qui s'appelle le fantôme, il importe quand même de désigner ce qu'il est.

Ce n'est pas parce que FREUD ^{avait affaire} à des illet que ça ne reste pas intact de par les autres formes du statut du fantôme. Ce n'est rien d'autre, conformément à ce que je vous ai appris au début de cette année, concernant la coupure : d'une part, du "Je ne pense pas" avec la structure grammaticale, et de vous dire que c'est la place même de cette structure grammaticale qui a quatre coins et du quadrangle surit l'objet petit

Et d'ajouter, puisque nous venons déjà d'en désigner de ~~et~~ les deux à gauche, que l'angle, en bas et à droite, lui d'où " Je ne suis pas " laisse la place qu'il écorné au niveau de l'Inconscient à ceci qui est le complément de la structure purement grammaticale signifiante du fœme, savoir ce dont je suis parti aujourd'hui et qui s'appelle une signification de vérité.

1x et que 1

Ce qui est à retenir, à monter ou épingle dans ce qu'annonce FREUD, concernant le fantasme, c'est simplement ce petit trait clinique, celui-ci qu'il avance pour ce nous démontrer tellement de choses de son usage à le manipuler. Mais ce qu'il faut retenir, c'est un trait comme celui-ci : que ce fantasme, le même, se rencontre dans des structures névrotiques très différentes, mais aussi bien, vous le savez, que ce fantasme, il reste à une distance singulière de tout ce qui se débat, de tout ce qui se dispute dans les analyses, pour autant qu'il s'agit d'y traduire la vérité du symptôme. Il semble qu'il soit là comme une sorte de béquille, ~~et~~ de corps étranger. Quelle chose à l'usage, après tout, vous le savez, qui a une fonction bien déterminée : c'est de subvenir à ce qu'appelle tout on peut bien appeler par son nom : une certaine chose du désir. Pour autant qu'il est mis en jeu, intéressé il faut bien qu'il le soit, ne serait-ce que pour faire les pas de l'entrée, mettre de l'ordre dans la pièce, à l'entrée de l'acte sexuel.

se joue

Cette distance du fantasme, par rapport à la zone ce que j'ai mis en valeur tout à l'heure comme primordial de la fonction du désir et de son lien à la demande, et de ceci si évident que c'est de cela que résulte l'inflexion tout entière de l'analyse autour des registres dits de la frustration et des termes analogues c'est ceci qui nous permet de faire le point de la différence qu'il y a de la structure perverse à la structure névrotique.

Qu'est-ce que je veux dire quand je dis que le fantasme y a rôle de signification de vérité ? Eh bien, je vais vous le dire !

Je dis la même chose que disent les Logiciens. Savoir : que vous loupiez la comédie à vouloir à tout prix, ce fantasme l'insérer dans ce discours de l'Inconscient, eussent, de toute façon, il vous résisterait fort bien, à cette réduction. Et quand vous devez dire qu'au temps ancien, le temps de "Un enfant est lettré", celui où c'est le sujet qui y est, à la place de l'enfant, celui-là vous ne l'obtenez que dans des cas exceptionnels. C'est qu'à la vérité la fonction du fantasme, j'en veux dire dans votre interprétation, et plus spécialement encore dans l'interprétation générale que vous déterminez de la structure de telle ou telle névrose, - est devenue toujours, au dernier terme, à l'intérieur dans les registres qui sont ceux que j'ai évoqués, à savoir : pour la phobie, le désir prévenu ; pour l'hystérie, le désir insatisfait ; pour l'obsession, le désir impossible, - quel est le rôle du fantasme dans cet ordre du désir névrotique ?

Eh bien, signification de vérité, si je dit : ça veut dire la chose que grand vie affectée d'un grand "V", pure convention, dans la théorie de la psychanalyse de la loi onusale ; quand vous affectez de la connaissance de Vérité quelques chose que vous appellerez un axiome, dans votre interprétation le fantasme n'a aucun autre rôle. Vous avez à le prendre aussi littéralement que possible. Et ce que vous avez à faire, c'est à trouver dans la structure, à définir les loi de transformation qui aboutissent à ce fantasme, dans la détermination des éléments du discours inconscient, la place d'un axiome

Chaque

arrange

Telle est la seule fonction possible de la pulsion dans le rôle du fantasme dans l'économie névrotique. Que son rôle soit important ou d'un simple effet d'ajustement de la fonction prévenue, c'est cela - vous l'avez vu - que j'ai d'abord et dont je crois qu'on nos constructions précédentes avoir suffisamment fixé la mesure. Au regard de la disposition du discours

l'Autre, du corps et de la jouissance, et de cette part
préservée du corps où la jouissance peut se réfugier.

Que le névrosé trouve, dans cet arrangement, le supp
fait pour parer à la carence de son désir dans le champ d
l'acte sexual, c'est là dès lors ce qui est moins fait po
nous surprendre, et si vous voulez que je vous donne quel
chose qui vous serve à la fois de lecture- je ne pour pas
dire que ce doive être pour vous lecture bien agréable
(c'est cependant comme la fable !), mais ce t de même e
exemple d'une véritable saloperie en est libre scientifique
vous recommander la lecture, dans " Peignett ~~l'analyse~~ ^{l'analyse} ~~de~~
du cas célèbre de Florio. On ne saurait peut-être voir à
point un certain mode d'abord d'un champ dont on se terre
- au lieu de je ne sais quelle objectivité - de forcer le
portes, alors qu'en on est inégalement servi, et servi
d'une façon vraiment très singulière ... il n'y a pas une
des lignes de cette observation célèbre qui ne porte en
quelque sorte les marques de la lâcheté du professeur. C
un texte sensationnel, ce cas de Florio. Au surplus, il
apparaît avec toutes les caractéristiques après la vue
que je vous ai donné, d'être une névrose. D'aucuns fager
— moment où Florio franchit dans la voie de ce qu'il
chose qui peut en quelque sorte arriver au névrosé sans
que dans il y ait rien pour lui d'équivalent à la joui
ce sexuelle, — franchit dans la voie sublimé qui ne se
à la fois un passage à l'acte, et pour ceux qui lisent
" acting out ", ce quelque chose qui fait que Florio, af
tée de ses fausses de flagellation, arrive une fois à
franchir l'interdit qu'il représentait pour elle.

Ceci vaut d'être confronté avec les carences ab
ment soulignées de cette observation. Et jusqu'au point
Florio, lui ayant exposé que ce n'est qu'une exception
qu'elle fait entrer dans ses fantômes une personne réel
quelqu'un qu'elle admire et qu'elle aime ? Il est vo
franchir de y a la place d'un ~~acte~~ ^{acte} ~~interdit~~
De cet il est dit, je ne la lui ai pas donné. Alors qu'
est clair... (pages) que

/x L'homme du
plaisir
/x aussi, lui!

to. C'est très important. ^{ces} Questions d'arrangement, de
logique, dans le cabinet de toilette ou dans l'antichambre
(c'est la même chose); au XVIII^e Me d'écouter tout se
passait dans le boudoir (chacun a son lieu).

Si vous voulez des précisions, hélas ! La vie, la
peut se passer dans l'antichambre à vêtements, dans le couloir
dans la cuisine.

L'hystérie, ça ne passe pas le parloir (parloir
souvent de femme, bien entendu) (rires).

L'obsession, dans les chalettes.

Faites très attention à ces choses-là. C'est tout
à fait important. (rires)

^{La porte de}
Oui... Et ceci nous mène à ce que je vous invite
à franchir l'année prochaine, à savoir qu'une chambre
coucher où il ne se passe rien, si ce n'est que l'acte
sexuel s'y présente comme conclusion à proposément par
" Verwerfung ! "

C'est ce que l'on appelle, communément, le casin
de l'analyste, et le titre que je donnerai à ce casin
de l'année prochaine s'appellera " l'acte psychanalytique "

- vifs applaudissements -

FIN DE LA SEANCE

BT

LA SEANCE